

04/2024



SCANR

**DOSSIER THÉMATIQUE
LES VIOLENCES
SEXUELLES**

LA RÉDACTION

RÉDACTEUR.RICE.S

La Rédaction Jeunes de Scan-R

Fatima-Zahra Boudan, Louanne Bossart, Alexandra Bruyère, Victoria Bruyère, Robin Dauzo, Olivia Gavage, Fortuné Beya Kabala, Soha Kandu, Nermine Menna, Corentin Melchior, Emma Muselle, Alessandro Notarrigo, Pierre Reynders, Simon Themans, Eloïse Vanhée, Tatiana Kazakov, Rose Nauwelaers, Romane Muselle, Constance Somers

Illustrations
Pixabay

Jonas Grétry, Directeur
Céline Gilson, Rédactrice en Chef
Elisabeth Majeau, Animatrice socio-culturelle
Bruno Caruana, Animateur et journaliste
Messaline Jaumotte, Animateur.rice socio-culturel.le

Scan-R est soutenu par



SOMMAIRE

LA REDACTION	2
LE MOT DE ... Céline, Rédactrice en chef de Scan-R	5
CARTE BLANCHE d'Eloïse	6
CARTE BLANCHE de Romane	8
CARTE BLANCHE de Corentin	10
CARTE BLANCHE de Fortuné	12
CARTE BLANCHE d'Alexandra	14
CARTE BLANCHE de Constance	16
CARTE BLANCHE d'Olivia	17
L'INTERVIEW DE Florence Caeymaex, ULiège	18
L'INTERVIEW DE Jonathan Deleye, AGEL	22
LES TEXTES ECRITS LORS D'UN ATELIER SCAN-R	24
CARTE BLANCHE de Tatiana	32
CARTE BLANCHE de Rose	33
CARTE BLANCHE de Victoria	34
CARTE BLANCHE de Pierre	36
CARTE BLANCHE de Robin	37
CARTE BLANCHE de Emma	38
L'INTERVIEW de Zoé et Éléonore, À Nous La Nuit	40
CURIEUX.SES DE NOS ATELIERS ?	43
RETROUVEZ-NOUS	44



SI VOUS ÊTES VICTIME OU PROCHE D'UNE VICTIME CONCERNÉE PAR DES FAITS DE VIOLENCE SEXUELLE ?

IL EXISTE DIFFÉRENTS SERVICES D'AIDE :

La ligne d'écoute téléphonique gratuite Violence sexuelle : 0800 98 100

Pour les jeunes dès 16 ans et les adultes :
le tchat SOS Viol

Pour les mineurs jusqu'à 18 ans :
le tchat Maintenant j'en parle



LE MOT DE ...

Céline, *Rédactrice en Chef*



En 2021, une étude¹, menée par différent·e·s chercheur·se·s de l'Université de Gent, révélait que 64% des Belges, âgé·e·s de 16 à 69 ans, avaient subi une forme de violence sexuelle au cours de leur vie. Pour 19% des femmes et 5% des hommes, il s'agissait d'un viol.

Ces chiffres viennent s'ajouter à ceux émanant d'un sondage², publié, en 2020, par Amnesty International Belgique et SOS Viol : sur 2300 personnes, âgées de 15 à 85 ans,

- 48% des victimes ont été exposées pour la première fois à la violence sexuelle avant 19 ans ;
- pour 20% de femmes et 24% des jeunes, il s'agissait d'un viol ;
- 1/3 des jeunes pensent que si une personne ne dit pas explicitement « non », cela ne peut pas être un viol
- Et enfin 16% des répondant·e·s estiment qu'une victime peut être en partie responsable de son agression, si elle est vêtue de façon sexy ou provocante

Comme ces chiffres le montrent, les femmes et les jeunes sont particulièrement touché·e·s par la violence sexuelle. Il n'est donc pas étonnant que cette question ait retenu l'attention de la Rédaction Jeunes de Scan-R, lorsqu'elle a défini la première thématique à aborder en 2024, le féminisme.

Car, cette année, nos rédacteur·rice·s ont décidé de couvrir les grands sujets qui les préoccupent, de façon mensuelle, au travers d'angles plus précis. Et ce, via nos dossiers thématiques et/ou nos émissions de radio, ainsi que NOUVEAUTÉ EN 2024 : au travers d'émissions au-

diovisuelles, réalisées en collaboration avec le média de proximité de l'arrondissement de Verviers, VEDIA.

Découvrez donc, au fil de ces pages, leurs cartes blanches et des récits réalisés lors de nos ateliers d'expression, à propos du féminisme et des violences sexuelles, et trois entretiens qui vous éclaireront sur ce que mettent en place différentes structures pour garantir la sécurité de lieux fréquentés par les jeunes.

Bonne lecture !

Et écoutez également notre émission de radio sur l'avortement et la contraception, sur notre chaîne Spotify :



¹ Keygnaert I., et al. (2021). UN-MENAMAIS: Een beter begrip van de Mechanismes, Aard, Omvang en Impact van Seksueel Geweld in België. Gent: UGent : <https://www.ugent.be/nl/actueel/bijlagen/seksueel-geweld-belgie-aanbevelingen-1>

² <https://www.amnesty.be/campagne/droits-femmes/viol/article/sondage-viol-chiffres-2020>



CARTE BLANCHE

Eloïse,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

A cœur ouvert

Je ne savais pas comment construire ce texte. Quels propos tenir pour rendre compte de la réalité ? Quels mots utiliser pour faire ressentir la souffrance ? Quelle forme prendre pour transmettre l'injustice ?

Ne sachant pas comment faire pour bien faire, j'ai décidé de parler à cœur ouvert.

Ces derniers temps je me sens révoltée. Au plus j'en apprend, au plus je suis dévastée.

Tout d'abord, je me sens triste et impuissante face aux révélations qui ne cessent d'augmenter dans le milieu de l'art. Acteurs, Youtubeurs, peintres, chanteurs. Tous ces grands noms qui finalement ne sont rien d'autre que des agresseurs, des violeurs.

« Séparer l'œuvre de l'artiste ». Non. Nous devrions bannir, détruire, brûler tout ce qui a appartenu à un monstre. Je suis affligée de me dire que des vidéos, que des chansons, que des films de ces monstres continuent à être mis en avant. Je suis dégoutée que ces monstres puissent encore à l'heure actuelle être idolâtrés.. Pourquoi ne faisons-nous pas passer notre humanité en premier ? La vie d'une jeune fille ne vaut-elle pas plus qu'un film ? La vie de milliers de femmes ne valent-elles pas plus que celle d'un violeur ? Où sont passées nos priorités ?

En fait, c'est comme si à force d'entendre ces terribles révélations, les gens n'y prêtaient plus attention. Je me demande si les gens se

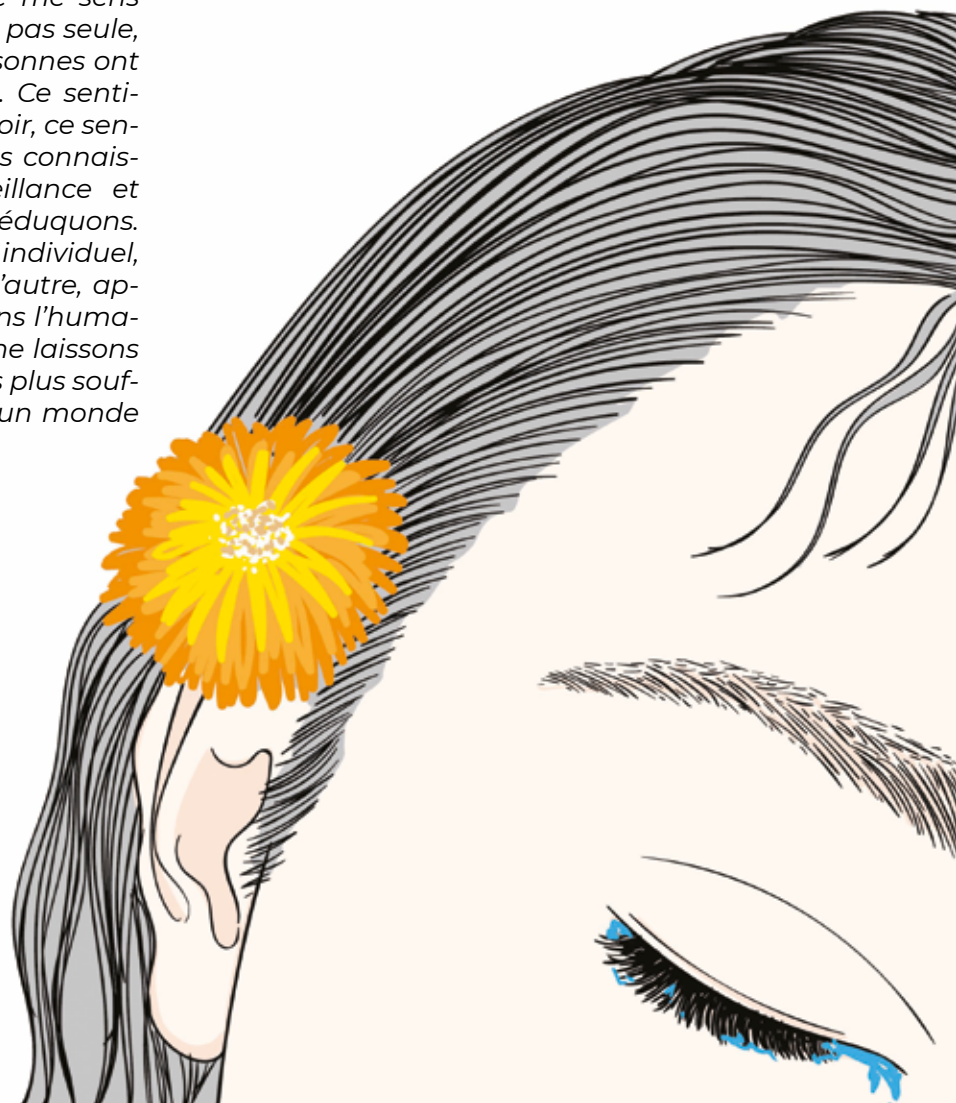
rendent compte de la réalité du viol. C'est un mot qu'on entend de plus en plus souvent et pourtant on ne réagit pas à la hauteur de sa gravité. Le grand public préfère mettre des œillères en se disant que la justice fera correctement son travail. En 2020, en Belgique, 53 % des affaires de viol sont classées sans suite. Norman continue à faire des vidéos. Depardieu est défendu par Macron. Il serait temps de se rendre compte de l'ineptie de la situation.

Ensuite, je suis indignée par les non-dits, par les tabous. « Tout le monde le savait », mais personne n'a rien dit. Pourquoi ? Car nous vivons dans une société où ceux qui ont le plus de pouvoir ont le plus de droits. Un grand nombre de vidéastes sont au courant qu'un tel est problématique envers les femmes, mais puisque qu'il est connu, les Youtubeurs continuent à tourner des vidéos avec lui. Un patron abuse de ses stagiaires, mais les employés ont peur de se faire virer en le dénonçant. Un professeur universitaire couche avec ses doctorantes, mais on ne va quand même pas dénoncer un chercheur en psychologie. Les gens sont imbriqués dans des systèmes et lorsque le pouvoir rentre en jeu, il devient compliqué d'être juste. La vie est un combat, chacun pense à soi pour s'en sortir quitte à laisser des vies se faire détruire. Il serait peut-être temps de briser les chaînes du système et d'oser parler. La vie des femmes vaut plus qu'une vidéo avec un Youtubeur connu, qu'un salaire d'entreprise ou qu'un professeur en psychologie.

Finalement, je suis triste. Triste d'entendre qu'une amie s'est fait violer par son père quand elle était petite. Triste d'entendre qu'une per-

sonne a reçu des remarques déplacées par son psychologue. Triste d'apprendre qu'une connaissance s'est fait agresser en rentrant de soirée. Triste de savoir que les mecs forcent pour enlever le préservatif. Triste, je suis triste.

Je voudrais terminer par une note d'espoir car le combat ne fait que commencer. A l'heure actuelle, je me sens triste, mais je me sens aussi révoltée. Je sais que je ne suis pas seule, je sais qu'un grand nombre de personnes ont aussi ce sentiment au fond d'elles. Ce sentiment de révolte, ce sentiment d'espoir, ce sentiment de combat. Brandissons nos connaissances, brandissons notre bienveillance et agissons. Faisons de la prévention, éduquons. Au niveau systémique et au niveau individuel, éduquons. Apprenons à respecter l'autre, apprenons le consentement, apprenons l'humanité. Mettons des choses en place, ne laissons plus courir ces monstres, ne laissons plus souffrir ces femmes. Ensemble, créons un monde plus Humain.





CARTE BLANCHE

Romane,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

À vous, acteur et actrice du monde

A toi, petite fille qui pointe le bout de ton nez, laisse-moi t'expliquer quelque peu le monde que tu rencontres à peine. Je ne sais pas prédire ton avenir mais je peux t'expliquer l'état actuel de notre société.

Tu découvriras vite que tu seras confrontée à de multiples préjugés et injustices. Ne le prends pas personnellement, tu n'en peux absolument rien, toutes les femmes passent par là. Ces injustices ont émergé à la seconde où la société a appris ton existence, toi petit être de genre féminin. Tu auras beau montrer ta valeur et ton mérite, ton genre te cloisonnera dans une réalité normée où la testostérone l'emporte. Tu seras sans aucun doute jugée, non pas uniquement sur tes capacités, mais surtout sur ton physique, ta façon d'être, d'agir ou de réagir. Tu subiras moult petites agressions, volontaires ou non, conscientes ou non, physiques ou non, qui affaibliront ta confiance en toi ainsi que ta confiance envers les hommes. Tu grandiras dans un monde empli de clichés et qui te rappellera sans cesse que le sexe faible est le tien.

Aussi, si en traversant une rue, la nuit, un frisson te parcourt parfois l'échine, ce n'est pas ta faute, c'est celle de notre monde.

Si tu postules pour un job et qu'on te déprécie par un simple : « c'est un métier d'hommes ça, les femmes n'ont rien à y faire », ce n'est pas ta faute, c'est celle de notre monde.

Si on t'incite à porter des jupes et des robes ou

à te maquiller parce qu'« il faut faire des efforts pour être belle quand on est une fille », ce n'est pas ta faute, c'est celle de notre monde.

Mais malgré tout cela, sache une chose primordiale : le monde est changeant et tu peux faire partie de ce changement. Exprime ta voix car celle-ci compte. Revendique tes droits car ils ne sont pas inférieurs à ceux des hommes. Aie tes propres goûts, loisirs, ... car tu es libre d'aimer ce que tu veux et qui tu veux. Alors, n'hésite surtout pas à agir car tu es importante et il est temps que le monde s'en rende compte.

A toi, petit garçon qui pointe le bout de ton nez, laisse-moi t'expliquer quelque peu le monde que tu rencontres à peine. Je ne sais pas prédire ton avenir mais je peux t'expliquer l'état actuel de notre société.

Tu observeras vite qu'en ta qualité de garçon, tu as de nombreux privilèges. Tu auras un meilleur salaire, une place plus sûre dans la société, une liberté plus grande dans ton apparence ou ton travail qu'une femme. Ce serait égoïste de t'en vouloir pour ces avantages, toi qui descends juste d'un système androcentré. Alors, profite de cette grande liberté qui t'est octroyée mais ne soit pas uniquement un pion qui répète les normes sociétales. N'écoute pas les hommes misogynes qui te diront qu'« une femme est bonne à faire la cuisine ». Ne vois pas une femme comme un petit être fragile. Ne prends pas des faits pour acquis simplement parce que tu es un homme et que la société te rend légitime par rapport aux femmes. Dépasse l'idée fausse et souvent véhiculée que

le féminisme est un mouvement et un combat uniquement menés par une bande de femmes extrémistes qui cherchent à tout prix à mépriser le genre masculin. Sois toi-même féministe car l'égalité n'est pas à discuter. Tu fais partie du changement.

Alors, à vous, petits citoyens et citoyennes qui pointez le bout de votre nez, n'ayez plus peur d'agir. Agissez pour lutter contre ce monde inégal qui n'attend que vous. Et surtout, agissez ensemble car c'est de la cohésion que germera la métamorphose.





CARTE BLANCHE

Corentin,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

Aime-moi

Pas sûr d'elle, ne se comprenant pas elle-même, elle était celle dont on se moquait pour se sentir appartenir au groupe

Contre son gré, elle était devenue l'exclue qu'il fallait pointer du doigt pour être inclus

Alors, elle s'est forgé son identité seule, son unique modèle étant la personne qu'elle rêvait d'être

L'amour était un concept qu'elle ne pensait jamais pouvoir comprendre et encore moins connaître

Désespérée de rencontrer un cœur pouvant accueillir sa tristesse et ses doutes, elle s'empêchait de rêver à celui qui viendrait lui porter secours

Mais le ciel s'éclaircissant toujours, il laisse apercevoir le soleil au milieu de la brume

Sa vie changea le jour où sa main frôla la sienne et fit briller une lueur d'espoir au milieu de ses pensées noires

L'histoire semblait même trop belle pour elle, elle qui était prête à se contenter d'un peu d'attention, elle connut l'amour fou

Cet amour tellement beau et profond qu'il vous bouscule, qu'il arrête le temps pour vous laisser profiter de l'instant présent

Leurs corps étaient devenus les caisses de ré-

sonnance des battements de leurs cœurs

Pour la première fois de sa vie, elle se sentait comprise et en sécurité

Alors elle pria de toutes ses forces pour que ces moments jamais ne s'arrêtent

Mais le temps file et transforme le futur en souvenirs en le conjuguant au passé

En un claquement de doigts, il changea

Son cœur se noircit et laissa place à la haine et la colère

Celui qui la rassurait devint à présent symbole de peur et de méfiance

L'incompréhension la gagnait au fur et à mesure que ses bleus ne tachaient sa peau claire

Elle aurait pu, elle aurait dû partir mais elle refusait d'abandonner la seule personne qui avait cru en elle

*A chaque déversement de haine, elle répondait par une avalanche d'amour
Malgré les belles promesses, le corps, lui, n'oublie pas*

Elle sentait ses forces la quitter petit à petit alors dans ses moments de lucidité, son «lui + elle» se transforme en «lui ou elle»

Quand ses yeux ne pouvaient plus accueillir la cruauté de ce monde, elle les fermait pour rêver à d'autres horizons

La souffrance était présente dans son ciel du matin au soir mais l'orage frappe parfois plus fort que prévu

Elle sentit la catastrophe avant que cette dernière ne se concrétise

Ce soir-là n'était pas comme les autres, les mots étaient trop lourds, les coups trop forts et la souffrance trop douloureuse

Elle perdit l'équilibre comme si sa boussole interne s'était brisée à force de chercher la paix et la sérénité

Allongée sur le carrelage, elle refit le film de sa vie : sa solitude, ses doutes, son rejet, la cruauté dont elle était la proie

Elle qui avait toujours tout encaissé sentait à présent la colère couler dans ses veines

Son esprit s'embuga, sa raison s'assombrit et sa conscience se noya dans un océan de haine

Le voyant s'éloigner, elle se redressa ignorant la douleur

L'adrénaline était la seule chose nécessaire pour attraper le couteau de cuisine

Cet objet synonyme de repas en amoureux devint en une fraction de seconde le symbole d'une dualité ; une dualité qu'elle avait pourtant toujours voulu éviter

Quelques pas, un coup net, un cri effroyable, une chute, un corps au sol

La lame de sa souffrance transperça le cœur empli de haine de celui dont elle avait toujours voulu le bien

Les larmes de tristesse se mêlèrent à celles de la déception et de la colère la laissant seule

Une arme, une tache de sang, un corps mais deux victimes.





CARTE BLANCHE

Fortuné,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

La loi Stop féminicide : une nécessité

Le 29 juin 2023, la Belgique a adopté la loi « Stop féminicide » pour lutter contre le féminicide. Cette loi a été portée par l'ancienne Secrétaire d'Etat à l'Egalité des genres Sarah Schlitz. En substance, par cette loi, le féminicide devient une infraction punie par le Code pénal belge. Mais, cette loi ne criminalise pas seulement le fait de tuer une femme car elle est une femme. Elle consacre notamment un arsenal d'outils pour prévenir le féminicide. Parmi ces outils, il y a la publication d'un rapport annuel sur le féminicide qui va permettre une meilleure récolte des données liée à ce crime. De plus, La loi crée un Comité Scientifique d'analyse des féminicides et des homicides fondés sur le genre, qui analysera les féminicides et les homicides fondés sur le genre sur la base de cas individuels.

3 janvier 2024

Quelques jours après le nouvel an, une femme été déjà tuée par son mari à Waregem, en province de Flandre Occidentale. Cette première victime très probablement du féminicide nous rappelle qu'il était vital que la Belgique s'équipe d'un arsenal juridique sérieux pour lutter contre ce fléau.

Cette femme avait un nom, Stéphanie D. (43 ans), elle a été poignardée à plusieurs reprises par son mari, 44 ans, qui a ensuite incendié sa voiture, avec laquelle elle voulait fuir.

Le Blog « STOP FEMINICIDE » rapporte le déroulé du drame de la façon suivante :

« Le féminicide s'est produit sous les yeux de

leurs trois fils âgés de 7, 9 et 11 ans. Les secours ont été appelés par une voisine ayant entendu des cris. Ceux-ci ont tenté de réanimer Stéphanie, retrouvée dans la cuisine, mais elle décéda des suites de ses blessures. »

Condamnation pour meurtre sexiste, une première ?

La Cour d'assises du Hainaut a prononcé ce jeudi 14 mars une peine de 30 ans de réclusion criminelle à l'encontre de Sergio Siciliano (54 ans). Pour rappel, Sergio Siciliano a tué Lucia Valentini de 34 coups de couteau portés dans le haut du corps. Pour la première fois en Belgique, un homme a été condamné pour avoir tué une femme au motif qu'elle est une femme et parce qu'il méprise les femmes. Dans cette affaire, le sexisme a été retenu comme circonstance aggravante par un jury. Pour moi, ça peut témoigner d'une évolution du regard de la société sur les violences faites aux femmes.

Une loi nécessaire

Selon le Blog « STOP FEMINICIDE », en se basant uniquement sur les articles publiés en ligne, on compte déjà 4 féminicides depuis le début de l'année 2024.

Ces chiffres, ainsi que la violence de ces meurtres, doivent nous interpeler en tant que membre de la société pour lutter contre le féminicide. Dans une société composée de plus ou moins 50 % d'hommes et de 50 % de femmes, le fait de voir des femmes mourir car elles sont nées femmes, doit nous faire comprendre que la solution ne viendra qu'avec un changement fondamental de la société.

La loi « Stop féminicide » est une bonne avancée car elle permet de nommer les choses. Devant la loi, plus personne ne pourra nier le fait que des femmes sont tuées chaque année car ce sont des femmes. Mais, cette loi ne suffira pas car aussi longtemps que les femmes ne seront pas considérées comme égales aux hommes, la valeur de leur vie sera toujours minimisée par une partie de la société.

Sources :

- RTBF.be : *C'est historique : la Belgique adopte une loi contre les féminicides. Disponible sur :*



RTBF.be : Sergio Siciliano écoper de 30 ans de prison pour meurtre : le sexisme reconnu comme circonstance aggravante, une première en Belgique. Disponible sur :





CARTE BLANCHE

Alexandra,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

Je suis un être humain

Elle marche dans la rue et elle sent le regard d'un homme qui l'examine de la tête au pied. Elle va en ville pour faire du shopping et un homme lui demande son numéro en insistant. Elle rentre chez elle et elle voit un homme qui la suit au loin.

Elle est au travail et son patron lui touche les cheveux en lui demandant de faire une tâche. Elle est dans le bus et un homme vient s'asseoir à côté d'elle et lui touche la cuisse.

Elle est dans une boîte de nuit et un homme vient danser contre elle en lui touchant les hanches.

Elle promène son chien dans un parc et un homme vient devant elle en lui exhibant ses parties génitales.

Elle dort dans son lit et son copain profite qu'elle dort pour abuser d'elle.

Dans toutes ces situations, elle n'était pas consentante. Dans certaines situations, elle aurait pu porter plainte. Il y a des situations plus graves que d'autres mais chacune est malsaine.

Le consentement est un droit et un non reste un non. Notre corps nous appartient et nous sommes libres d'en faire ce qu'on veut. Personne n'a le droit de décider à notre place.

Une femme doit être féminine.

Une femme doit être obéissante et docile.

Une femme doit être une mère de famille.

Une femme doit satisfaire les besoins de son mari.

Une femme doit faire les tâches ménagères.

Une femme ne doit pas avoir eu trop de partenaires.

Une femme doit se taire.

Une femme doit être épilée.

Une femme doit être mince.

Une femme doit être douce.

Une femme ne peut pas choisir.

Une femme ne doit pas être difficile.

Une femme doit être sensible et fragile.

Une femme ne peut pas faire le métier d'un homme.

Une femme ne peut pas sortir après 22 h.

Une femme ne peut pas avorter.

Une femme ne peut pas disposer de son corps.

Une femme ne peut pas dire non.

Une femme ne peut pas être libre.

Toutes ces phrases sont insensées et encore, j'aurais pu en rajouter. Est-ce vraiment cela une femme ? Ce qu'on appelle "être une femme" en réalité n'existe pas. La conception de la femme et la vision que l'on en a n'est qu'une chose inventée de toute pièce par la société.

Quand on comprend cela, on se rend compte alors à quel point tout cela est ridicule. C'est là que la citation de Simone de Beauvoir prend tout son sens : "On ne naît pas femme, on le devient". C'est pareil pour les hommes, d'ailleurs. "Être un homme" n'existe pas non plus.

Nous sommes juste des êtres humains et nous devrions être libres d'être ce que nous voulons être, être libres de faire ce que l'on veut mais aussi être libres dans nos droits.

Certaines personnes disent que nous n'avons plus besoin du féminisme. Pourtant, c'est en-

tièrement faux. Le combat est loin d'être terminé.

Depuis toujours, les hommes essaient d'enfermer les femmes dans des cases pour mieux les contrôler. Les hommes disent aimer les femmes mais ils ne les aiment pas pour ce qu'elles sont réellement mais pour leurs corps. Si les hommes aimaient vraiment les femmes, ils leur laisseraient leurs libertés. Évidemment, je ne mets pas tous les hommes dans le même panier. Je vois déjà certains venir en disant "Oui, mais on n'est pas tous comme ça". Oui, c'est vrai. Vous n'êtes pas tous pareils mais la majorité des hommes sont problématiques, est-ce que l'on doit les ignorer pour autant ? Juste pour ne pas vous vexer, on doit arrêter de dire tout haut ce qui ne va pas ? Non.

39 % des hommes entre 15 et 34 ans considèrent le féminisme comme une menace pour la place et le rôle des hommes. 23 % des hommes pensent qu'on en fait trop sur les agressions sexuelles. 8 femmes sur 10 ont peur de rentrer seules chez elles le soir. 80 % des femmes ont déjà eu l'impression d'avoir été moins bien traitées en raison de leur sexe.

37 % des femmes ont déjà vécu une situation de non-consentement.

J'aurais pu encore en citer d'autres. Tout ça a été étudié par le HCE (Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes) dans un rapport annuel sur l'état du sexisme en France.

Quand on voit ce genre de rapport, on peut

constater que nous avons grandement encore besoin du féminisme.

La femme est un être humain, pas un objet. Si vous comprenez cela, alors respectez-nous et laissez-nous vivre.





CARTE BLANCHE

Constance,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

À l'air libre

*L'amour empreint d'espoir,
pour contrer ses déboires
Sur la corde tu tires,
dupée par les souvenirs*

*Dans ton cœur s'est logé,
l'incisive froideur,
entretenu par la peur,
pour ne plus te quitter*

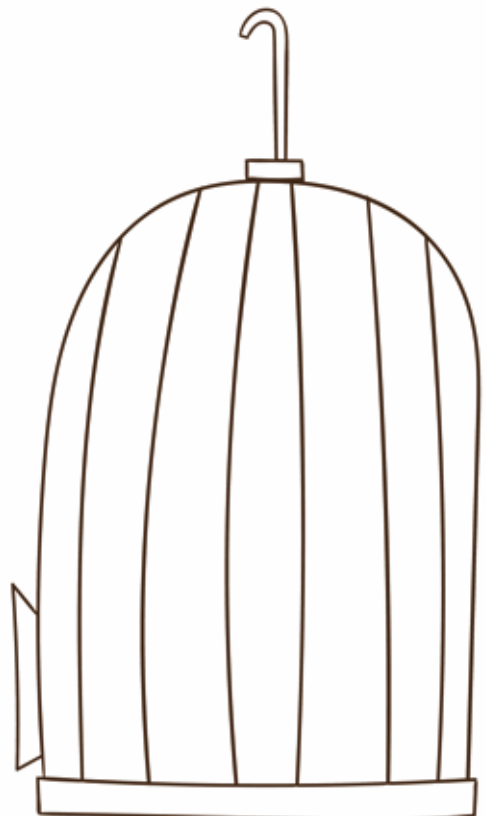
*Le réveil difficile,
le café bien chargé
Ton mindset est rodé
pour le dissimuler*

*Le sourire en prémisse,
tu prépares l'échappée
Qu'aucun doute ne s'immisce,
dans l'esprit avisé*

*Mais vite tu vires aux larmes,
liberté tu réclames
Ton corps enfin s'exprime,
le renouveau t'anime*

*Tous tes cris étouffés,
débutent leur envolée
Figurante tu fuis,
et l'actrice tu choisis*

*Dehors tes pas te mènent,
tu délaisses la peur
Le soleil brille à peine
mais tu sens sa chaleur.*





CARTE BLANCHE

Olivia,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

Le pouvoir d'agir

Les hommes dominent les femmes, et pour arriver à un monde juste, il faut abolir le patriarcat. Les hommes devraient arrêter de dominer et exploiter les femmes.

De l'autre côté, les femmes se soumettent. C'est la question qui me dérange le plus : Pourquoi est-ce que les femmes se soumettent ?

Je ne dis pas que la responsabilité est égale des deux côtés. Mais, ce que je me demande, c'est pourquoi est-ce qu'on ose pas dire non ? Pourquoi est-ce que les femmes ne votent pas pour des femmes ? Pourquoi est-ce qu'on ne répond pas au harcèlement de rue ? Pourquoi est-ce qu'on ne crie pas, pourquoi est-ce qu'on ne se bat pas ? Pourquoi est-ce qu'on continue à faire le travail domestique gratuitement ? Pourquoi est-ce qu'on baisse les yeux ? Pourquoi est-ce qu'on laisse des règlements nous dicter une façon de s'habiller qui est acceptable ? Pourquoi est-ce qu'on ne porte pas plainte ? Pourquoi est-ce qu'on ne veille pas les unes sur les autres ? Pourquoi est-ce qu'en amour, on accepte de se sacrifier pour un homme ? Pourquoi est-ce qu'on essaye de donner l'impression qu'on est douce ? Pourquoi est-ce qu'on fait des régimes ? Pourquoi est-ce qu'on en a quelque chose à faire d'être belle ? Pourquoi est-ce qu'on a peur d'être vue comme une salope ? Pourquoi est-ce qu'on assume pas notre désir, nos envies ?

Je pense qu'il y a la contrainte de la violence, et parfois la contrainte juridique ou politique.

Si des femmes sont obligées d'arrêter ou de diminuer leur temps de travail pour élever leurs enfants, c'est une contrainte politique : les crèches et gardes d'enfants n'ont pas été mises en place.

Mais ce qui me questionne, ce sont ces moments où l'on a le pouvoir d'agir, mais qu'on ne s'en saisit pas. Je veux parler de ces marges, ces moments où l'on a un tout petit peu de pouvoir. Je ne dis pas que c'est facile. Mais ça me semble nécessaire.

Questionnons-nous : qu'est-ce qu'on fait par habitude, par conditionnement ? Comment avons-nous appris à ne pas nous battre ? Comment avons-nous appris à être impuissantes ? Et surtout : comment regagner du pouvoir ? Est-ce que c'est plus inconfortable de se questionner ou de subir ?

C'est difficile d'apprendre à dire non. C'est violent de se confronter. Mais c'est possible.

Je ne sais pas comment faire, mais j'ai l'intuition que d'autres le savent et pourraient m'éclairer. Discutons-en, soyons solidaires, faisons passer le message, partageons-nous nos façons de faire, et ensemble, récupérons le pouvoir.

L'INTERVIEW

Florence Caeymaex, *conseillère à l'éthique et aux politiques d'égalité de la Rectrice Anne-Sophie Nyssen, ULiège*



Florence Caeymaex est conseillère à l'éthique et aux politiques d'égalité auprès de l'équipe rectorale de l'Université de Liège. Elle a accepté de nous partager le positionnement de l'Université de Liège vis-à-vis des enjeux liés aux violences sexuelles et sexistes au sein du milieu académique et étudiant. Comment l'Université lutte-t-elle contre ces violences ? Que met-elle en place pour la prévention ? Comment gère-t-elle les victimes de ces violences ?

Pouvez-vous vous présenter succinctement ?

Je suis docteur en philosophie, spécialiste de philosophie contemporaine à l'Université de

Liège. Je suis en charge des enseignements en éthique et humanité médicale dans la faculté de médecine, à côté je donne quelques cours en philosophie et lettre.

Et puis j'ai aussi cette fonction de conseillère à l'éthique et aux politiques d'égalité. Ce sont 2 matières qui sont connexes, mais quand même différentes. La première, c'est l'éthique de la recherche et l'autre, ce sont les politiques d'égalité au sens large, c'est-à-dire les politiques d'inclusivité, de diversité dans l'Université. Je suis conseillère de la rectrice ou de l'équipe rectorale. Et à ce titre membre de l'équipe rectorale de l'Université de Liège.

Quelle est la politique de l'Université de Liège pour lutter contre les violences sexuelles et sexistes ?

C'est quelque chose qui n'est pas toujours bien connu de la part de la communauté universitaire et par là, j'entends les étudiants, le personnel, les professeurs, les académiques, les scientifiques, et cetera.

Ce qu'il faut savoir, c'est qu'une université est un employeur et en tant qu'employeur, il y a une législation qui s'applique à cet employeur. Une législation qui concerne le bien-être et qui oblige l'employeur à prendre en charge, à régler les situations qui sont des situations au sens très large de harcèlement et celles qui ont trait ou qui ont un lien avec les comportements sexistes et les formes d'agression sexuelle qui sont une version particulière des comportements sexistes.

La législation prévoit toute une procédure bien précise pour l'université quand elle est confrontée à des faits de ce type. C'est une procédure qui est parfois longue et difficile et qui suppose, à l'heure actuelle, de faire recours à un service externe de protection au travail. Mais, ce n'est

pas la voie la plus souvent empruntée parce que l'employeur a aussi la liberté en interne de déployer ce qu'on appelle une procédure informelle. Et c'est celle-là qui, chez nous, est, me semble-t-il, la plus souvent activée. Et, à vrai dire, elle est informelle, mais en même temps elle est déjà très structurée. Et donc il y a, si vous voulez, d'un côté pour les étudiants, de l'autre pour le personnel, parce que en fait, la législation ne prévoit rien de spécifique pour les étudiants. Donc les universités ont dû mettre des procédures en place pour ce qui concerne les étudiants et qui sont largement inspirée de ce qui est prévu du côté du personnel.

Cette procédure consiste en quoi ?

D'abord, l'université offre un service auprès duquel on peut déposer un signalement, que ce soit parce qu'on se sent victime ou que ce soit parce qu'on est témoin de faits qui nous alarment ou qui nous préoccupent. Et à partir de là, le service qui recueille les signalements va lui-même faire des propositions à la personne qui fait le signalement. Ça peut être une proposition d'accompagnement, ça peut être une proposition d'aller en procédure formelle. Ça peut être une proposition de se faire aider, de se faire accompagner ou bien d'informer la hiérarchie et les autorités universitaires d'une situation qui mérite d'être traitée.

Qui sont les personnes qualifiées pour recueillir les signalements ? Ce sont des psychologues ou des personnes formées spécialement à cet effet. Ça peut être pour toutes sortes de signalements. Vous êtes fait casser la figure derrière un buisson sans que ça n'ait rien à voir avec des questions de genre ou autre. Mais en tout cas, ces personnes sont qualifiées pour recevoir ces signalements, analyser la situation et proposer une première analyse à la hiérarchie et in fine à la rectrice, parce que c'est la personne res-

ponsable en dernière instance. Et à partir de là, des décisions seront prises, soit de mener une instruction plus approfondie parce qu'on a des raisons de penser qu'il y a vraiment quelqu'un qui agresse quelqu'un d'autre, de prendre des mesures conservatoires de protection de la personne qui s'estime victime si on estime qu'elle est dans une situation difficile. Et encore d'autres mesures possibles.

Ce qu'il faut savoir, c'est que tous les signalements sont reportés et suivis, c'est-à-dire qu'il y a une réponse institutionnelle, mais la réponse sera toujours en même temps taillée sur mesure pour la situation et pour la personne. Et le but, quelque part, est de régler la situation qui n'est pas toujours un conflit, qui peut être vraiment une agression. De régler la situation de telle manière que les gens puissent retrouver des conditions de vie, de travail, de relations professionnelles acceptables. Ça nécessite parfois de prendre des mesures un peu fermes.

Quid pour les étudiants victimes ?

Pour les étudiants, il faut se tourner vers l'administration qu'on appelle les affaires étudiantes, où il y a là quelqu'un de qualifié pour entendre les signalements qui peuvent concerner des rapports entre des étudiants, mais aussi parfois des rapports entre professeurs et étudiants ou autres encadrants et étudiants.

Pour ces situations que je qualifierais de mixtes, il y a aussi des points de connexion et d'échange entre le service qui s'occupe du personnel et le service qui s'occupe des étudiants. Puisque là, cela implique d'une part un professeur, par exemple, ou scientifique ou quelqu'un du personnel avec un ou une étudiante. Donc, on s'arrange pour avoir une coordination parce que ces situations-là, évidemment sont très préoccupantes, parce que ça veut dire que l'universi-

“Les filles sont beaucoup plus vigilantes et aussi beaucoup plus exigeantes parce que quand vous compreniez mieux de quoi il s’agit”

té, à travers ses agents, se trouve quelque part en infraction avec des choses élémentaires qui peuvent toucher finalement aux droits fondamentaux, par exemple le respect de l'intégrité physique des personnes.

Est-ce que le mouvement #MeToo ainsi que ses mouvements dérivés ont eu un impact sur la manière de lutter contre ces violences ?

#MeToo a d'abord attiré l'attention sur des milieux particuliers où les violences, les agressions à caractère sexiste ou sexuel ou fondée sur l'orientation sexuelle sont présentes en raison de toutes sortes de facteurs. Il y a des facteurs qui sont spécifiques au cinéma, à la politique et il y a des facteurs aussi qui sont spécifiques à l'université. Et le fait que ça se soit passé dans un milieu particulier, au départ qui était le cinéma, a eu un effet d'écho avec d'autres institutions où il y a des facteurs particuliers.

Chez nous, le facteur particulier est notamment le fait qu'il y a le rapport pédagogique. Le rapport pédagogique, un rapport qui est très délicat et qui, bien sûr, suppose qu'il ait des normes morales de base, mais qui ne sont pas vraiment explicites dans le monde universitaire. En fait, il y a des règlements mais ces derniers ne précisent pas, par exemple, ce que seraient des rapports inadéquats entre les professeurs et les étudiants.

L'université n'étant pas à part de la société, l'écho de ces mouvements se fait très fort et a invité surtout les gens les plus jeunes et les plus fragiles finalement, dans l'université, les étudiants, les étudiantes, les jeunes chercheurs, les jeunes chercheuses, à s'exprimer au sujet de la condition qui est la leur et des risques auxquels ils sont exposés.

De manière générale, les étudiantes se sentent-elles en sécurité au sein de l'Université de Liège ?

Je perçois plusieurs choses, par exemple, j'ai été étudiante aussi et je trouve que l'attention à ce phénomène est beaucoup plus forte et à mon avis beaucoup plus réaliste et fidèle aux situations que quand moi j'étais étudiante. On parlait de ça en mettant la chose un peu à distance et avec une compréhension des phénomènes qui était très faible. Il arrivait beaucoup de choses, mais c'était une compréhension très faible.

Aujourd'hui, les filles sont beaucoup plus vigilantes et aussi beaucoup plus exigeantes parce que quand vous compreniez mieux de quoi il s'agit, que c'est quelque chose qui est de l'ordre d'un rapport de pouvoir, que c'est quelque chose qui est de l'ordre de la discrimination, et cetera. Vous avez des mots à mettre sur la situation et elles sont appréhendées comme étant non pas naturelles, mais discutables et si possible à éliminer. Par conséquent, les exigences sont beaucoup plus élevées quand vous comprenez très bien ce que c'est.

A l'époque où j'étais étudiante, il pouvait y avoir des professeurs, des collègues ou des camarades de classe qui faisaient des trucs et on disait : « Bah voilà, c'est naturel quoi, c'est comme ça ». On en riait, mais il n'y avait pas de place pour dire que ce genre de chose ne devrait pas avoir lieu parce que, pour certaines d'entre nous, c'était traumatisant. En fait, c'est traumatisant, ça pourrait la vie et parfois ça vous empêche de poursuivre vos études.

Donc aujourd'hui, tout ça a été nommé, tout ça a été analysé, il y a une meilleure compréhension et ça conduit au fait que les étudiantes sont beaucoup plus exigeantes. Mais évidemment, ça monte aussi leur niveau de vigilance et donc ça construit potentiellement un rapport un peu moins confortable à son environnement, au milieu qu'il soit universitaire ou autre. Il y a un peu parfois de la méfiance. Ça peut parfois susciter

“ La confiance, à mon avis, n’est pas encore complète dans l’institution universitaire ”

de l’agressivité ou quelque chose comme un peu de la peur. Moi je vois ma fille, elle calcule très fort, beaucoup plus que moi, ses itinéraires pour circuler dans la ville après minuit. Et j’ai pris conscience que c’est peut-être que les choses sont aussi plus violentes et plus dangereuses qu’autrefois. Mais en même temps, je pense que c’est aussi une hypervigilance.

La confiance, à mon avis, n’est pas encore complète dans l’institution universitaire, dans sa capacité à répondre à ses problèmes et surtout à les prévenir parce qu’on a encore du chemin à faire. #MeToo n’est pas très vieux et c’est seulement tout récemment qu’on a commencé à s’occuper un peu sérieusement de cette chose.

Mais pourquoi est-ce qu’on s’est occupé un peu sérieusement ? Je vais faire un petit peu sa publicité, mais Anne-Sophie Nyssen, avant d’être rectrice, elle était vice rectrice. Et au départ, elle est psychologue du travail et donc elle avait décidé de s’occuper de ça et elle avait décidé qu’il fallait que l’université offre de réponses à chaque fois à toute personne qui faisait un signalement. Mais tout ça, c’est une politique qui se construit pas à pas et qui était tout à fait précaire et balbutiante auparavant. Et donc la confiance doit encore être construite. Et c’est à ça qu’on travaille au sein du Conseil genre et égalité, qu’on a créé au sein l’Université.

Le Conseil d’administration a voté pour son installation en octobre 2022 et le Conseil genre et égalité fait des recommandations et des propositions en matière de politiques de genre et d’égalité. Et au sein du Conseil genre et égalité, un des engagements que nous avons pris, et ce sur quoi nous travaillons, c’est à rendre visible et plus accessible, encore, les dispositifs qui sont là pour accompagner ou répondre aux signalements faits par les étudiants, par le personnel, par les chercheurs, quand quelque

chose ne va pas et qu’il s’agit de harcèlement ou de violence ou d’agression, qui sont injustifiées et qui sont dans certains cas liés aux critères de discrimination.

Lors des festivités au sein de l’Université, qu’est-ce qui est du ressort de l’Université et du ressort de l’AGEL (Association générale des étudiants liégeois) pour ce qui est de la sécurité ?

Je pense que c’est important que l’université aide les étudiants à organiser une forme de sécurité pour tous, à soutenir la convivialité. Mais c’est également important que l’université établisse quelques règles générales. Maintenant, il est aussi super important que les étudiants s’organisent eux-mêmes parce que c’est le plus sûr moyen de pouvoir adapter les comportements. Dans le cas contraire, ça a l’air d’être des mesures qui sont prises d’en haut, comme si on était dans une cour de récré d’école primaire.

Donc pour moi, ce qui est important, c’est de bien définir les compétences respectives. Par exemple, c’est sûr que les aspects de sécurité sur le campus, quand il y a des manifestations sur les campus, l’université doit respecter un certain nombre de règles en matière de sécurité, donc faire les accords avec la police. En revanche, l’AGEL est super importante pour relayer les comportements attendus et activer finalement la vigilance et la connaissance autour de ceux-ci.

*Interview réalisée
par Fortuné, membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R*

L'INTERVIEW

Jonathan Deleye,
vice-président folklore de l'AGEL



©AGEL

Dans l'enquête¹ de l'UCL sur le harcèlement et les violences sexuelles dans leur université sortie début 2024, les chercheurs ont noté que le risque augmente dans les cercles ou guindailles étudiantes. Qu'en est-il à Liège et qu'est-ce que les étudiants mettent en place pour lutter contre ? Jonathan Deleye, vice-président folklore de l'AGEL, répond à nos questions.

Est-ce qu'à l'AGEL (Association Générale des Étudiants Liégeois), vous avez l'impression que la situation est similaire à Louvain et à Liège ?

Je pense déjà que Louvain et Liège ne sont pas du tout les mêmes sur l'aspect guindaillistique.

À Louvain, ce sont de plus petits cercles qui restent entre eux, nous, on mise sur des plus grosses soirées dont beaucoup sont ouvertes à tous les étudiants. Ce n'est donc pas la même approche. Aussi, les cercles de Louvain restent très liés à l'université alors que l'AGEL est pleinement indépendante de l'université. C'est pour ça qu'on s'est rendu compte qu'on avait besoin de notre propre cellule de prévention.

Justement, dans ce cas, qu'est-ce qui est du ressort de l'AGEL et qu'est-ce qui est du ressort de l'unif ?

On collabore quand même avec l'unif, on reste des étudiants, mais il y a aussi la HEPL, car on chapeaute 26 comités, tant à l'université qu'à la haute école de la province de Liège. On gère la plus grosse partie mais en collaborant avec l'unif, surtout pour les cadres de prévention. Par exemple, ils peuvent nous donner des contacts ou un service particulier pour ce genre de problématique.

Et donc, concrètement, qu'est-ce que l'AGEL met en place pour lutter contre les violences sexistes et sexuelles dans la guindaille ?

On n'est pas un service de sécurité, et en aucun cas un juge ni la police, ni qui que ce soit pour dire à la personne que ce qu'elle fait est mal.

En revanche, on est en collaboration avec la police et des services de psychologie pour les personnes qui ont eu affaire à une situation problématique, que ce soit sexuellement, physiquement ou mentalement. On collabore aussi avec le CPVS, qui a l'avantage de proposer des entretiens qui ne sont pas les mêmes que ceux avec la police.

Nous, ce qu'on peut faire pour éviter qu'un problème se produise ou se reproduise, c'est blacklister quelqu'un de notre cadre car on se ré-

serve le droit d'entrée de notre salle. Si quelqu'un a un souci dans le cadre de la guindaille, on l'invite à nous en parler, particulièrement à moi en tant que vice-président folklore ou ceux qui me succéderont. On pourra diriger la personne vers notre cellule de prévention, que l'on gère avec la MEL (Maison des Étudiants Liégeois). Ensemble, on voit, avec les victimes et témoins, ce qu'il est possible de faire pour qu'eux se sentent en sécurité, mais aussi toute la guindaille : il y a aussi les trois milles autres étudiants qui vont venir dans la salle qui doivent se sentir en sécurité.



©AGEL

¹ <https://uclouvain.be/fr/decouvrir/actualites/harcelement-a-l-universite-mieux-identifier-les-publics-a-risque-et-ameliorer-les-outils-de-lutte.html>

Harcèlement, sexisme et société, un mélange explosif

Anonyme

Ce qui me révolte, c'est que les discriminations font de plus en plus partie du quotidien de chaque personne.

Les personnes qui forment aujourd'hui des messages haineux ou qui, dans la vie de tous les jours, se permettent de faire des commentaires sur les autres vont sûrement éduquer leurs enfants avec les valeurs qu'ils défendent. Je trouve ça bien dommage, car le harcèlement et le cyberharcèlement vont augmenter en chiffres. Mais au final, comment pouvons-nous changer les pensées de ces personnes si même la justice ne fait rien ? De nos jours, la justice s'acharne sur des pauvres sans papiers qui travaillent au noir plutôt que sur des personnes au comportement plus que déplacé ? Les politiciens, eux, se présentent comme des hommes parfaits aux élections, mais une fois qu'il est temps d'agir, tout le monde est à la pause-café bizarrement. Dans les pays démocrates, il serait possible d'instaurer des lois contre ce type de harcèlement. Certes, il faudrait y travailler difficilement, mais cela serait possible d'après mon point de vue.

Depuis quelque temps, je suis l'histoire de Gérard Depardieu, car je trouve cela honteux. Ça me révolte qu'on défende un homme pareil, enfin si on peut appeler cela un homme. Dire d'une petite qu'elle se donne du plaisir en montant à cheval et de traiter les cavalières de « grosse salope », c'est vrai que nous ne devrions pas être choqués. Non seulement, il prône l'équitation comme une action qui donnerait du plaisir aux femmes, ce qui décrédibilise ce sport et peut donner aux cavalières un sentiment de honte. Mais, il ruine également la vie de cette petite-fille, en énonçant de tels propos à son égard. N'a-t-il pas honte, ayant lui-même des enfants. Et que dire de cette fameuse pétition pour le défendre qui, pour moi, n'a aucun sens. Effectivement, allons-y défendons les personnes aux propos sexistes, le monde se portera sûrement mieux. Quelle blague !

Et bien, quelle belle génération dans laquelle nous vivons. Cela fait peur et, de mon point de vue, cela ne va qu'empirer.

Guérir

Julia, Bruxelles

Mon désir, c'est guérir.

Depuis petite, j'ai ce besoin de guérir, de pardonner ceux qui m'ont brisée. Je ne veux plus être touchée, je ne veux plus être détruite par mes « expériences du passé ». Ces personnes ne peuvent plus avoir autant d'impact sur moi.

Je ne veux plus que cette personne soit la source de mon mal-être. Je veux qu'il sorte de ma vie à tout jamais et ainsi pouvoir enfin être heureuse. Ce soir, je ne parlerai pas de ce que tu m'as fait mais plutôt de l'impact sur ma vie. À cause de toi, j'ai changé, j'ai plus confiance, j'ai peur, j'ai un manque d'amour. Tu n'avais pas le droit !! Mon ignorance est malheureusement vite partie ! Et c'est de ta faute.

Mais je te remercie également ! Oui, tu m'as permise de devenir la personne que je suis actuellement. Une personne forte, souriante, qui croque la vie à pleines dents et qui se donne à fond pour être heureuse !

Egalité homme-femme

Tessa-Océane, 19 ans, Bruxelles

A l'heure actuelle, je trouve que l'homme et la femme ne sont toujours pas considérés comme égaux. Tout d'abord de par l'histoire, ce n'est pas un secret, ce n'était absolument pas le cas. Prenons l'exemple de la convention européenne des droits de l'Homme (CEDH) ou encore l'Homme préhistorique. N'y a-t-il pas quelque chose qui cloche ?

Quelle place est accordée à la femme dans ces appellations ? Un instrument aussi fondamental que la CEDH fait abstraction de la notion de femme dans le nom. Du moins en français car en effet, dans d'autres langues notamment l'anglais, on parle de « human rights » : les droits de l'humain. Ce qui a donc un caractère plus général, incluant tout le monde. Ou encore pour revenir dans la notion de l'Homme préhistorique, même si cela va de soi qu'on y fait aussi référence à la femme, inconsciemment, on exclut la femme comme faisant partie de l'histoire, comme si celle-ci avait un rôle subsidiaire dans le récit de notre monde.

Aussi, le langage, moyen existentiel de notre communication, qu'il soit écrit ou oral, est un instrument excluant la condition féminine. Je fais notamment référence à la fameuse règle du « masculin l'emporte ». En effet, comment voulez-vous grandir ou évoluer dans l'égalité si, dès le départ, on vous inculque qu'il y a un être sur les deux qui prévaut ?

Enfin, des petites choses du quotidien illustrent, démontrent la différence entre les deux telle que la ceinture de sécurité confectionnée sur base des mensurations moyennes de l'homme. Et j'en passe et des meilleurs. Tous ces aspects de la société, du plus fondamental au plus subtil, montrent qu'il y a bien une différence de traitement entre les hommes et femmes et un manque de considération envers la gent féminine.

La diversité

Ada, 14 ans, Herstal

Aujourd'hui, je suis révoltée à cause de la haine qui, malgré notre époque, est encore là. Je ne trouve pas normal qu'encore aujourd'hui, certaines personnes soient méchantes à ce point, qu'elles aient des avis et pensées « ringardes ».

C'est-à-dire que la mentalité de certaines personnes n'évolue pas. Elles ne se remettent pas en question sur des choses comme l'orientation sexuelle, les origines, les âges, les genres et les différences !

Nous sommes tous très différents, et les personnes dont je parle sont irrespectueuses en restant focalisées sur leurs certitudes.

Une des plus belles choses de ce monde, c'est la diversité et elle passe par les thèmes que j'ai abordés.

L'égalité entre femme et homme

Justine, 21 ans, Anderlecht

On dit toujours qu'il y a l'égalité entre l'homme et la femme mais je pense qu'on est encore assez loin du mot égalité. Ici, en Belgique, il y a encore des inégalités au niveau des salaires. Il y a un grand écart de salaire car la femme gagne moins que l'homme. Même au niveau des taux d'emploi, les femmes sont moins employées que des hommes. Par exemple, une femme de 50 ans aura moins de chances de trouver un emploi qu'un homme de 50 ans. Nous voyons que dans les grandes entreprises, la plupart de ceux qui ont des grands postes sont des hommes.

Je trouve qu'il devrait y avoir un certain équilibre, que ce soit dans les salaires ou dans les responsabilités. On a souvent tendance à dire que c'est l'homme qui a plus de responsabilités mais je pense que c'est plutôt la femme car concernant les tâches ménagères, c'est la femme qui s'en occupe la plupart du temps. Concernant l'éducation des enfants, c'est toujours la femme qui est pointée du doigt. En plus de ça, la femme, de nos jours, travaille aussi, donc il y a de plus en plus et c'est encore elle qui s'occupe du ménage de la maison.

On est tous d'accord que ce sont des gros boulots et que c'est la femme qui fait la société.

Cet enfant qui avait oublié d'être simple et léger

Anonyme

Plus tard, j'aimerais retrouver cette simplicité et cette légèreté que j'avais étant enfant.

Nous vivons tous avec nos peurs, nos angoisses, nos doutes et la vie nous demande d'être des personnes accomplies sans aucun doute et nous faire rentrer dans des cases.

Je remarque que pour la plupart d'entre nous il est difficile de faire partie de ces cases.

Je suis chaque jour avec cette peur et cette angoisse qu'on découvre que je ne serai jamais « rangeable ».

Mais ce n'est rien, il faut que je retrouve l'enfant en moi qui n'hésitera pas à s'en foutre des doutes, à être simple et léger.

Ce qui me révolte le plus

Anonyme

Ce qui me révolte le plus, c'est que les femmes soient moins payées que les hommes car ça ne se fait pas, elles travaillent comme les hommes et parfois elles sont obligées de faire des heures sup' pour gagner pareil.

Être une femme

Caitlyn Jane, 40 ans, Oupeye

J'ai longtemps rêvé de pouvoir devenir une femme, d'être considérée comme telle par les autres filles. Malheureusement, j'ai vécu plusieurs fois ces injustices, majoritairement dans le milieu du sport, venant souvent de celles à qui je voulais ressembler. Des femmes dont je pensais être devenue une alliée et non une ennemie. Une grande tristesse mêlée à de la colère s'est alors emparée de moi. J'ai perdu confiance en moi, encore plus quand certaines filles bien moins féminines que moi étaient mieux acceptées, tout ça parce qu'elles avaient la chance d'être nées cisgenre. Pourquoi cette inégalité, tout ça à cause d'un entrejambe. Être une femme ne se résume-t-il à être qu'un vagin ?

Être femme en 2024

Anonyme

Être une femme en 2024, c'est toujours dur. Je trouve qu'on ne nous protège pas assez aux yeux de la loi. Les femmes sont toujours minimisées et on ne leur donne pas assez raison même dans le milieu du travail, ce n'est toujours pas clair, pour quelle raison leur salaire est inférieur à celui des hommes ? Les femmes sont minimisées en 2024, l'égalité ne sera jamais aboutie.

Ce qui me désole le plus dans le cyberharcèlement

Anais, 20 ans, Liège

Ce qui me désole le plus dans le cyberharcèlement, c'est l'acceptation du phénomène. Que ce soit au niveau individuel ou sociétal, une fois que nous ne sommes pas directement concernés par une cause, très peu de personnes s'y intéressent. On envisage la chose comme une fatalité, on invite même les victimes à se remettre en question, à « se faire petit » au lieu de tenter de traiter le fond du problème.

Je vous l'accorde, le fond du problème est sûrement enraciné et donc impossible à

renverser dans l'immédiat, mais il faut reconnaître que sans un début de mise en action, espérer un monde meilleur ne restera qu'un simple rêve.

L'égalité entre femme et homme

Justine, 21 ans, Anderlecht

On dit toujours qu'il y a l'égalité entre l'homme et la femme mais je pense qu'on est encore assez loin du mot égalité. Ici, en Belgique, il y a encore des inégalités au niveau des salaires. Il y a un grand écart de salaire car la femme gagne moins que l'homme. Même au niveau des taux d'emploi, les femmes sont moins employées que des hommes. Par exemple, une femme de 50 ans aura moins de chances de trouver un emploi qu'un homme de 50 ans. Nous voyons que dans les grandes entreprises, la plupart de ceux qui ont des grands postes sont des hommes.

Je trouve qu'il devrait y avoir un certain équilibre, que ce soit dans les salaires ou dans les responsabilités. On a souvent tendance à dire que c'est l'homme qui a plus de responsabilités mais je pense que c'est plutôt la femme car concernant les tâches ménagères, c'est la femme qui s'en occupe la plupart du temps. Concernant l'éducation des enfants, c'est toujours la femme qui est pointée du doigt. En plus de ça, la femme, de nos jours, travaille aussi, donc il y a de plus en plus et c'est encore elle qui s'occupe du ménage de la maison.

On est tous d'accord que ce sont des gros boulots et que c'est la femme qui fait la société.

Ça c'est féminin, ça c'est masculin

Anonyme

Ça c'est féminin, ça c'est masculin (ça ce n'est pas féminin/masculin). C'est un peu nier les sentiments de l'autre personne.

C'est mieux de reconnaître les sentiments de l'autre et de par exemple dire : « Je comprends ce que tu ressens », « Ça ne doit pas être facile ce que tu vis », « Ce n'est pas facile ce que tu vis »... ou simplement écouter la personne et lui donner la possibilité d'exprimer ses sentiments et sa tristesse/douleur. C'est très important.

On devrait être mieux renseignés sur la santé mentale et la sexualité

Oumayma, 17 ans, Bruxelles

Il est vrai que pour certains d'entre nous, nous avons déjà eu des cours d'éducation sexuelle, mais sont-ils vraiment suffisants ?

Pour moi, non. Je pense que toutes les filles ici présentes seront d'accord avec moi mais ne pas connaître notre corps est effrayant. Je ne parle pas seulement de la première fois ou autre mais également de tous les changements que subit notre corps à l'adolescence qu'on a tendance à sous-estimer.

Il faudrait également plus parler de la santé mentale. Même si notre génération commence à plus se sensibiliser à ce sujet, on en souffre toujours beaucoup, car on est jamais trop jeune pour avoir des problèmes. Cette souffrance est pas mal décredibilisée par les gens ce qui fait que nombre de gens souffrent de leurs problèmes mentaux en silence ou ne sont même pas au courant qu'ils en ont et que leur souffrance est valide. Tout ça alors qu'ils pourraient avoir une aide plus que précieuse.

Perception de soi

Emma, 22 ans, Bruxelles

J'ai du mal à avoir une super confiance en moi et à me sentir toujours en paix avec moi-même. Je sais que je ne suis pas la plus bête ou la plus laide de tous mais pourtant une part de moi n'est jamais satisfaite de la personne que je suis. C'est mon côté perfectionniste qui ressort et se jette sur ma personne.

Pourtant j'essaie de plus en plus de m'aimer moi-même. Je tente, petit à petit, de ne plus porter tant d'importance à l'avis et le regard des autres. Au fond, on m'aimera comme je suis ou alors tant pis pour eux. Je sais que je mérite de m'entourer de personnes qui m'accepteront comme je suis avec mes qualités et mes petits défauts.

Il faut se détacher de toute cette pression sociale qui pèse sur nos épaules et nous pousse à être parfait pour vraiment se découvrir soi-même et s'aimer comme on est.

Qui je suis

Yagmur, 18 ans, Bruxelles

Je ne sais toujours pas qui je suis. Je n'ai jamais questionné assez que pour trouver des réponses à cette question. Une dispute plus tard, un moment de joie après, et ce que je retiens c'est toujours la même chose : « qu'est-ce que j'ai fait pour en arriver là ? ». Une réponse scientifique, qui ne m'éclaire pas plus sur qui je suis mais qui me permet de revivre ou étirer certains moments, assurément, m'apparaît.

Et finalement je m'en approche lentement, de cette fille, de cette personne que je suis. Et je la forge, à travers les rencontres, les observations, les regards, les questions, petit à petit. Et un jour, un jour arrivera où je serai sûre de qui je suis. Assez que pour briller jusqu'à l'infini.

Je serai mon plaisir

Clara, 24 ans, Bruxelles

Mes plaisirs passés ont beaucoup été tournés vers les autres. Je pense avoir rarement été le centre de mon plaisir, et que les choses qui me rendaient le plus heureuse étaient celles qui me permettaient de m'éviter le plus possible.

De me fuir moi-même.

Aujourd'hui, je prends de plus en plus conscience qu'être un électron sans noyau n'est pas tenable. Qu'éviter de trop me regarder n'a fait que donner naissance à une impression de bonheur éphémère.

Aujourd'hui, les plaisirs sont moins nombreux parce que je me retrouve dans une phase de transition, un déplacement de mon centre pour le faire revenir à moi.

C'est grâce à cet entre-deux moins plaisant que j'espère trouver un bonheur qui partirait de l'intérieur, et non pas un bonheur exigeant envers l'extérieur.

J'espère pouvoir vivre mes plaisirs à venir dans un corps capable de les apprécier, et non pas avec un esprit qui ne cherche qu'à s'échapper.

Quand ai-je été moi-même ?

Camille, 20 ans, Liège

Ai-je déjà été moi-même ? Auprès de ma famille ? Auprès de mes amis ? Est-ce que j'ai déjà

été moi-même avec moi ? Qui suis-je au fond ? Toutes ces questions sont difficiles, comment y répondre ? Suis-je une fille réservée et timide ou une fille sûre d'elle et extravagante ? Est-ce que je ne me voile pas la face avec moi-même ? J'ai l'impression d'être moi-même avec tout le monde et en même temps c'est qui moi ?

Je peux être aussi taiseuse que la fille qui parle toujours le plus dans les différents groupes auxquels j'appartiens. Je peux être autant calme que folle, autant bosseuse que flemmarde, autant drôle que bon public avec les blagues à deux balles que l'on me raconte.

Bref je suis moi, peu importe qui je suis.

Comment je suis devenue une femme

Olivia, 20 ans, Liège

Quand je vois des petites filles courir et crier, si libres et fières, je pense à chaque fois à la célèbre phrase de Simone de Beauvoir : "On ne naît pas femme, on le devient". Ces enfants ne sont pas encore des femmes, elles le seront un jour car elles vivent dans un monde qui les construira en tant que telles, et ça me brise le cœur d'imaginer toute la violence qui les attend. Car moi, comme les autres, je le suis devenue par la violence.

Premièrement, la violence physique. J'y ai échappé, mais je n'ai pas échappé à sa menace constante. « Ne sors pas seule le soir, il pourrait t'arriver quelque chose ». Je l'entends presque tous les jours, souvent de femmes qui le disent par bienveillance, mais qui renforcent cette peur constante. « Donne-moi, son prénom, son nom et l'adresse du lieu de rendez-vous avant d'y aller ». Entre nous, on essaye de se protéger les unes les autres. On a entendu assez d'histoires de rendez-vous qui tournent mal. « Pourquoi tu ne l'as pas quitté ? », balancé avec mépris par un garçon quand quelqu'un lui a confié avoir été frappée par son copain. Le message est clair : Ne te fais pas agresser. C'est ta responsabilité et tu dois faire attention.

Il y a aussi la violence verbale. Les insultes. Dites par des inconnus dans la rue ; par des potes, mais ça va, c'était juste une vanne ; par des mecs qui veulent me payer un verre et qui ne supportent pas un refus ; par un ex-copain pour qui j'avais refusé de cuisiner un repas ; par un prof même, qui m'a dit que si je ratais son cours je pouvais toujours devenir strip-teaseuse. Toutes ces fois, c'est parce que j'étais sortie de mon rôle. J'avais dit non, j'agissais comme si j'étais libre et tous ces hommes ont ressenti le besoin de me remettre à ma place de femme.

Quand j'étais ado, je ne me maquillais pas et je ne me coiffais jamais. On me faisait souvent la remarque, c'était banal, c'était anodin. Parfois, ça me mettait mal à l'aise, mais, malgré ça, je n'arrivais pas à me forcer à me lever plus tôt pour me faire belle. Je ne comprenais pas pourquoi, mais, maintenant, je le sais : je résistais. Je l'ai fait, jusqu'à ce qu'une pression insidieuse, une faille interne me fasse céder.

Parce qu'il y a encore un autre type de violence : une violence qui vit en soi. À un moment, on devient son propre martyriseur. On se surveille soi-même.

Ça commence avec la honte. On s'est tellement moqué de ma faiblesse physique, et on m'a tellement répété que c'est normal, les filles sont moins fortes, que j'ai, de moi-même, arrêté d'essayer de faire du sport : j'avais trop honte. On m'a tellement regardé, scruté avec lubricité que j'ai changé ma manière de m'habiller : j'avais honte de me sentir comme une proie. On finit par se contrôler soi-même, on n'a plus besoin de nous imposer des choses. Peut-être que si on regarde assez de films romantiques dans lesquels les hommes sont jaloux, on désire un homme qui nous contrôlera. Peut-être que si on nous répète assez qu'il faut être belle, et qu'un corps beau est un corps mince, alors on se contraint à des restrictions et on épuise notre énergie à essayer de perdre du poids. Peut-être que si on nous ignore assez en parlant de certains métiers, on ne réalisera même pas les possibilités que l'on a, et on continuera à être globalement moins payées, voire à travailler gratuitement en prenant toute la charge du travail domestique.

La violence devient symbolique, et on baisse les yeux et on a les joues rouges de honte. On devient une femme.

Tout ça est un poids énorme. Je voudrais que les petites filles restent libres pour toujours, même si, je le sais, elles pressentent sûrement déjà le poids de ces violences. Qu'est-ce que je peux leur dire par rapport à tout ça ?

Il faut parler de ses expériences, car c'est comme ça qu'on combat la honte. Il faut se rendre compte qu'un monde différent existe, un monde libéré de ce système, un monde où le rôle de femme n'a plus de sens, pour que personne n'y soit enfermé. Ce monde est possible, et c'est à nous de le créer.

Ce que je souhaite le plus, c'est d'être épanouie

Lilly, 16 ans, Liège

Ce que je souhaite le plus, c'est d'être épanouie. Pourquoi est-ce que je souhaite le plus ? Car je pense que pour n'avoir aucun regret, s'approcher le plus du bonheur et vivre une belle vie selon moi, il faut juste s'épanouir. On arrive à être épanouie seulement si on se cherche, si on ose, si on veut profiter. Pour moi, c'est le résultat qu'on atteint si on veut vivre une belle vie. C'est ma motivation, mon objectif.

Si je devais donner un conseil aux jeunes, je pense que je choisirais de vous dire qu'il y aura des bas dans vos vies, c'est sûr. Que ce soit une mauvaise note à l'école, une rupture, une mauvaise journée, etc. Il y aura des jours difficiles, mais ce n'est pas éternel. Certes, quand on vit ces choses difficiles, il nous paraît impossible d'en sortir, mais ce n'est qu'une question de point de vue. Votre mental est puissant, donc contrôlez-le. Essayez de relativiser et de chercher le positif.

Re-construire

Elise, 21 ans, Marchienne-au-pont

15 mars 2022, ce soir-là, il a tout pris de moi.

Tout ce que j'étais, tout ce que j'avais, tout ce en quoi je croyais, tout ce à quoi je pouvais rêver. Ce soir-là, en entrant chez moi, en entrant en moi, il a fait disparaître ce « moi ».

Après ça, que dire, que vivre, que faire ?

Une seule solution proposée, imposée, la reconstruction.

Bientôt deux ans plus tard, je ne cesse de me demander s'il est possible d'atteindre, de façon totale et absolue cette fameuse reconstruction tant rêvée.

Reconstruire, pour aller où ? Re-construire en Re-prenant quoi du « avant » ? Du « avant », qui m'a amené là.

Construire, avec quoi ? Avec quelle énergie ? Mais surtout, construire quoi ?

Je ne suis pas sûre de penser qu'il soit possible, d'atteindre cette terre promise.

Terre d'optimisme et de pardon. Terre d'oubli et d'idéalisme.

Je ne suis pas sûre que ça soit possible, mais au fond, je me demande si ça n'est pas une bonne chose.

Ne pas oublier.

Ne pas pardonner.

Ne pas accepter.

Mais tenter, d'avancer.

Avancer, non pas pour avoir l'air d'aller mieux, avoir l'air apaisée, avoir l'air moins en colère.

Avancer, pour soi, à son rythme.

Reconstruire ou simplement construire ?

Je ne crois pas qu'on puisse, aussi simplement qu'on nous le dit, reconstruire une partie de son âme qui a été arrachée aussi violemment.

Non, je ne le crois pas, mais finalement, je crois que c'est une merveilleuse chose.

Arrêtons, toi, moi, nous, de tenter de recoller les bouts de cette feuille déchirée, arrachée, meurtrie. Prends une nouvelle feuille, blanche, neutre, solide.

Et commence, encore et toujours, s'il le faut.

Mais ne supprime pas, n'efface pas, n'oublie pas, cette part de toi que tu ne pourras peut-être jamais,

Reconstruire.

Galanterie cassée

Tessa-Océane, 19 ans, Bruxelles

La galanterie, façon d'agir inculquée aux hommes depuis leur plus jeune âge. Tenir la porte, payer le premier rendez-vous, acheter un bouquet de fleur...

Considéré comme tout à fait normal, cela allant de soi et un homme qui n'est pas galant, c'est considéré comme anormal. Pourtant moi, j'ai une autre vision de la galanterie. Je la vois plutôt comme une forme de paternité envers la femme. Celle-ci est traitée comme un petit enfant qu'il faut entretenir, subvenir à ses besoins. Tenir la porte ou lever la chaise. A ce que je sache, je sais le faire toute seule, comme porter mes valises. Payer au premier rendez-vous ou plus tard participer aux majeures dépenses du foyer comme la dépenses principale (le loyer). Si nous sommes tous les deux travailleurs et percevons donc des revenus, je ne vois pas pourquoi ça serait à l'homme de « tout » assumer.

Faire des petites attentions au quotidien à la femme (chocolat, fleurs, bijoux...). Ça ne devrait pas être associé à la galanterie mais à de la simple gentillesse qui devrait aller dans les deux sens, c'est simplement une question de gentillesse. Que la femme soit toujours accompagnée le soir, que l'homme tienne ce rôle de « protection », ça infantilise la femme en la considérant comme « fragile ». Quand bien même physiquement parlant, elle est considérée comme plus faible. Elle devrait aussi avoir la possibilité de se défendre, en fonction de ses capacités, des grandes décisions, engagements à prendre au niveau du couple ou de la famille, on va « naturellement » se tourner vers l'homme de la maison et vu qu'il est doté de réflexion, logique, sens, cela légitime sa position.

Cela découle de la responsabilité du foyer ou de la famille. Inconsciemment, la femme fait partie des membres à protéger, conserver, soutenir « au même niveau » que les enfants. C'est une façon de réduire le statut de la femme, de la considérer comme inférieure. C'est une façon de légitimer la place de « soumise » de la femme. Parce qu'au final, c'est l'homme qui prend soin d'elle, comme un parent qui prendrait soin de son enfant.

Tout l'enjeu est donc selon moi de considérer la femme à sa juste valeur, qu'elle est à un rang concomitant à l'homme et non pas inférieur. Et qu'on reconnaisse ainsi qu'elle est tout aussi autonome et censée que l'homme et qu'elle n'a donc besoin de personne pour subvenir à ses besoins. Ou alors qu'elle a tout autant besoin de l'homme que celui-ci a besoin d'elle.



CARTE BLANCHE

Tatiana,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

Cette charge ne m'ira pas au teint

« Réarmement démographique », dis-tu ?

Où ? Pour qui ? Comment ? Penses-tu que nous sommes en guerre ? Qui es-tu pour nous dicter comment disposer de nos corps ? Tu souhaites envoyer des soldats conquérir nos utérus pour repeupler ta nation ! Comme si nous n'étions pas déjà assez ici.

Et puis d'abord, pourrais-tu me dire pourquoi faudrait-il vivre ou mourir pour la patrie ? Comprends-tu au moins ce qu'implique cette charge dans la vie d'une femme ? Sais-tu à quel point chaque plan de notre existence en est bouleversé ?

Nous ne gagnons rien à enfanter.

Nous perdons l'essentiel de ce qui compose notre identité.

Cela doit rester un choix et ne doit en aucun cas devenir un devoir civique.

Je t'invite à y réfléchir avant de reculer dans le temps. Nous t'invitons toutes à réviser tes positions sur nos droits, qui méritent tout autant de respect que les tiens. Aucun homme ne devrait se retrouver en position de dominance vis-à-vis d'un corps qu'il ne comprend pas. Et encore moins d'une vie qu'il ne connaît pas.

[... La France, cette puissance mondiale, s'exprimant de la bouche d'un homme, sidère en dehors des frontières européennes :

In front of their television, two women look at each other.

*"Demographic rearmament"; he said ?
« This speech ! Horrible! What is this guy ? »
« What ! The war begins ? »
« Oh my god ! In France, no! »
« We are only made for this? That's it ? »
« Not here please ! »
« I hope so »
« Me too... »*

*A sentence runs over and over in their heads :
Our bodies, our choices ! ...]*





CARTE BLANCHE

Rose,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

Le genre et l'identité

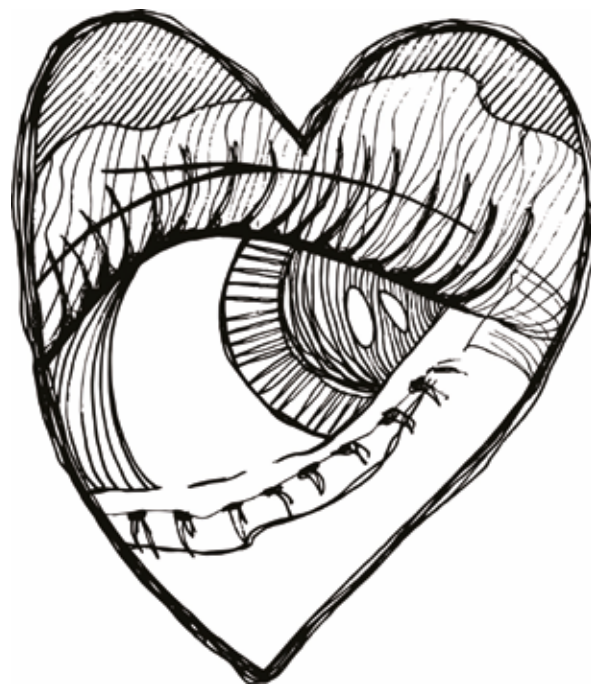
Dans le monde, nous avons tous une identité, un genre, et une nationalité. Mais parfois nous sommes confrontés à ne pas vouloir être ce qu'on est, ne pas être du même sexe. Nous voulons changer de genre, d'identité mais ce n'est pas toujours facile de se faire accepter, une fois que les autres le savent.

Mais pourquoi ne pas accepter !? Ce n'est pas parce que nous changeons notre identité et notre genre qu'on est différent. Nous nous sentons mieux dans notre corps, ce qui est largement mieux que d'être tout le temps mal dans notre corps !

Mais à part ça nous restons les mêmes, nous sommes toujours comme avant qu'on ait décidé de changer. Il ne faut pas nous regarder de travers ou de la tête aux pieds, nous sommes toujours pareils !

Quelle importance s'ils ne sont pas du même genre qu'à leur naissance !? Rien ! Absolument rien ! Ils ne sont pas différents, c'est vous qui faites la différence, mais quand vous mettez cette différence entre vous, ben, vous rejetez les personnes qui ne sont pas bien dans leur peau. Ce n'est pas juste pour eux !

Tout le monde a le droit d'être bien dans sa peau. Et pas juste nous, tout le monde a son droit. S'il n'y avait pas de différence entre les gens, que ça soit à cause de la nationalité, l'identité ou encore le genre, il y aurait moins de « guerre » entre les populations. Accepter les gens, c'est avoir de la gentillesse. Les diffé-



rences ne sont pas si importantes !

Ne regardez pas l'apparence car le plus important c'est comment les personnes sont à l'intérieur. Regardez avec le cœur et non les yeux !



CARTE BLANCHE

Victoria,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

Être une femme

Selon le point de vue de certains, (plus souvent les hommes dotés d'un QI inférieur)

Être une femme, c'est fragile.

Elle n'a pas la force de faire le travail d'un homme c'est pour ça qu'elle est moins payée,

Elle ne sait pas ce qu'elle veut c'est pour ça qu'un non peut être pris pour un oui

Elle a besoin d'obéir à ce que l'homme lui dit car elle n'est pas capable de résister à ses coups,

Être une femme, c'est être parfaite.

Avoir des formes parfaites en taille de guêpe, ni trop grosse, ni trop squelettique

Avoir un maquillage naturel mais ne pas être au naturel parce que c'est moche

Avoir un style vestimentaire digne des critères de beauté mais qui ne fait ni trop salope, ni trop pudique, et en plus il ne faudrait pas qu'elle ait l'air d'un mec !

Être une femme, c'est une machine.

Machine à bébé, Machine à laver, Machine à divertissement, Machine de travail,

La femme doit tout faire pour satisfaire l'homme qui a durement travaillé même si elle a fait la même chose ça reste une femme, sa priorité doit être l'homme et ses enfants.

Alors qu'en réalité,

Être une femme, c'est terrifiant.

D'avoir cette peur constante de se faire agresser quand on sort seule la nuit,

De se sentir opprimée quand on est face à un groupe d'hommes,

D'avoir cette pression dans les bus et/ou métros qu'à tout moment un homme tente de nous caresser le derrière avec ses mains ou pire

Être une femme, c'est épuisant.

De devoir passer des heures à faire attention à son maquillage pour être ni trop moche, ni trop pute,

De devoir faire attention à son style vestimentaire même si peu importe ce que tu portes ce sera une excuse pour lui de te violer,

De devoir travailler dur en tant que simple employée et puis se crever encore plus en tant que mère de famille et ça sans la moindre pause, ni aide

Être une femme, c'est énervant.

De se faire insulter de chienne parce que tu ne t'es pas retournée quand ils t'ont "complimenté",

Qu'on te demande ce que tu as bien pu faire pour qu'il t'agresse parce que c'est forcément de ta faute,

De voir qu'encore de nos jours, des petites filles sont offertes à des hommes adultes dans une affaire de mariage forcé,

Que malgré les efforts mis en place, que certains mouvements gouvernementaux "en faveur des femmes" soient faits par des hommes qui en réalité n'en ont rien à foutre (je précise bien gouvernementaux parce que je sais qu'ailleurs il y en a qui veulent vraiment changer les choses, même si c'est une minorité malheureusement)

Mais avant toute chose et ça les hommes oublient très facilement,

Être une femme, c'est un droit.

Au fil du temps, le monde finit par fermer les yeux car, selon eux, être une femme n'est plus un combat valable pour avoir ses droits, les gens ont tellement eu l'habitude de voir les femmes se battre pour avoir leurs droits que, maintenant, toutes ses revendications ne sont plus qu'un simple bruit de fond.

Mais est-ce que cela veut pour autant dire que l'on doit arrêter de se battre ?

Que l'on est condamnée à devoir mettre 3 pantalons quand on sort la nuit pour ralentir le 1er violeur qui voudra s'en prendre à nous ? Condamnée à limite devoir faire 2 boulots pour gagner un salaire inférieur à celui d'un seul pour un homme ? Condamnée à devoir se détruire le corps pour entrer dans les critères de beauté sociaux créés par des hommes ?

Est-ce que cela veut dire que toutes ces femmes qui se sont battues jusqu'à présent l'ont fait pour rien ? Est-ce vraiment l'honneur qu'on va leur donner ?

Non.

*Soyons la preuve vivante de la persévérance.
Nous avons des droits ! Et rien que de devoir se battre pour être égaux est un blasphème.
Montrons au monde que nous avons le droit d'être libres.*

*Battons-nous pour nos ancêtres.
Ne serait-ce que pour celles qui se sont sacrifiées pour en arriver là aujourd'hui.*

*Parce que le plus important de tout et ça on l'oublie très souvent,
Être une femme, c'est un combat.*





CARTE BLANCHE

Pierre,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

Quid de l'empathie ?

Des porcs. Des gros porcs.

On comprend en tant qu'humain à quel point l'empathie est importante. Après tout si quelqu'un, quelque part, cause du mal, il est bien plus productif de se pencher sur les raisons qui l'ont poussé à faire le mal. C'est ainsi qu'on construit un monde plus juste. On pardonne au voleur de pomme parce qu'il avait faim. On comprend un meurtrier lorsque, sous l'impulsion de la colère, il a commis l'irréparable.

Mais lorsqu'on parle de crimes sexuels, le malaise arrive tout de suite. Ces crimes proviennent de sentiments plus noirs et occultés de notre société.

La perversion, le manque. Ce serait facile de se rassurer en se disant que les crimes sexuels sont commis par des fous désaxés mais malheureusement, les victimes et les assaillants sont partout autour de nous.

L'être humain est si faible. Le contact est si vital, c'est un besoin si ardent. L'homme a besoin d'affection comme l'arbre a besoin de soleil. S'il n'en a pas, il pourrit et des besoins si primaires et naturelles suppurent et deviennent des vices, des obsessions.

Et c'est quand, par pure faiblesse de caractère, un homme cède à ses désirs corrompus que tous ces drames sont provoqués. Alors comment faire preuve d'empathie ? Ces crimes sont causés par des personnes qui ne sont pas

capables d'attirer vers eux un peu d'affection et qui, par conséquent, perdent la raison et commettent des dommages irréparables et inexcusables.

La seule solution, c'est l'éducation. Encore et toujours plus d'éducation.

Ce n'est pas la police qui fera grand-chose. Les victimes sont à peine écoutées et les coupables à peine condamnés et pour que cela change, il faudrait presque remettre en question toute la base de notre système judiciaire qui est de toujours présumer de l'innocence.

Nous devons impérativement ancrer dans l'esprit de toutes les générations à venir que rien ne peut excuser une violence sexuelle. Aucune empathie ne sera donnée à ceux qui n'en font pas preuve. La souffrance n'est jamais une excuse valable pour le mal que l'on cause. Et surtout, mais surtout que sans consentement, c'est une agression.



CARTE BLANCHE

Robin,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

Un jeu pas très marrant

Je m'appelle Léa. J'ai douze ans, bientôt treize. Chaque soir, quand le ciel devient noir, j'ai peur. Puis Papa rentre du travail. Il a l'air fatigué, mais content de me voir.

Il fait des gestes bizarres. Je ne comprends pas vraiment, mais c'est parce que c'est un adulte. Il me prend par la main. Il veut tout le temps jouer, mais, moi, je n'ai pas envie de jouer à ce jeu-là.

On joue à cache-cache dans les endroits sombres de la maison. C'est là que Papa préfère se cacher. Je me glisse dans le noir pour lui faire plaisir, mais ça fait peur parfois. Mais je suis une grande fille. Papa me cherche. Il rigole toujours beaucoup.

Parfois, il me trouve. Il est content, mais moi je suis triste parce que j'ai perdu. Il me serre trop fort dans ses bras, trop près de lui. J'ai dur à respirer. Je sens son souffle sur mon cou. Ses gestes deviennent brusques, trop... bizarres.

Je ne comprends pas. Je ne comprends pas pourquoi ce jeu me fait si peur, pourquoi mon cœur bat si fort, pourquoi je me sens si mal à l'aise. On dit que je suis grande pour mon âge, donc que je devrais comprendre. Je devrais jouer, rire, mais je n'y arrive pas. Alors je fais semblant.

Je me tais, rigole pour qu'il m'entende m'amuser, mais j'aimerais tellement crier, partir en courant. Je reste là, comme paralysée, incapable de bouger, de parler, de comprendre.

Je veux que ça s'arrête, mais je ne sais pas comment faire. Papa me dit que c'est notre secret, donc je le garde parce que je suis une grande fille et que je ne veux pas trahir mon papa. J'aimerais juste qu'on joue à des jeux normaux.

Mais peut-être que c'est ça de devenir adulte...

Je suis Léa. J'ai douze ans, bientôt treize. Et je joue à des jeux pas très marrants.





CARTE BLANCHE

Emma,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

Pour moi

*J'aurais aimé pouvoir te dire tout ça, un peu plus tôt parfois ;
Pouvoir te faire part de ce, qu'aujourd'hui, je sais, moi.*

J'aurais voulu que tu saches pour que tu t'y prépares, au fait qu'être une femme, parfois ça fait mal.

Car, en tant que fille, tu sais, tout ne sera pas toujours facile.

Et tu verras bien vite que dans ce monde plein de patriarcat, souvent, la femme est une proie. Car si l'homme est un loup pour l'homme, il l'est d'autant plus pour la femme.

Alors sache, qu'à notre époque, fréquemment la violence verbale vis-à-vis des femmes tu verras.

Souvent critiquée sur son physique ou son poids, la femme en est le parfait cobaye.

Si un peu d'embonpoint elle dévoile, très souvent un grand nombre de remarques elle aura. Soumis à des dictas de beauté que les hommes ne cesseront de lui rappeler, elle se verra imposer des régimes ou autres techniques diététiques pour correspondre à leur vision de la beauté.

Puis au-delà de la violence verbale, c'est celle physique qui pourra s'abattre sur ces dames. Souvent considérées comme des petits êtres faibles, elles subiront en masse plein de coups en pleine face.

Une gifle, un coup de poing ou une main aux fesses, tant de gestes déplacés envers ces êtres désabusées.

Et puis sache que si on se sent en sécurité chez soi, ce n'est malheureusement pas toujours le cas.

Quand ceux prétendant les aimer se décident à les frapper, les femmes se sentent enfermées sans pouvoir s'échapper.

Et puis, que dire de la violence sexuelle bien connue des demoiselles ?

Quand, pour certains hommes sans cervelle, elles cessent d'être un humain pour devenir un pantin.

Très souvent, tu sais, elles ont peur quand vient le soir et qu'il commence à faire noir, peur qu'un bout de peau ou un regard fassent vriller ces malades.

Puis après il y a la honte qui s'ajoute à l'attaque et qui empêche bien des femmes à reconnaître l'agression à laquelle elles ont dû faire face.

Mais sache tout de même que lentement le monde change ;

Que quelques lois tout doucement commencent à protéger les femmes ;

Que certains membres de ce qu'on appelle le sexe « faible » s'attèlent à dénoncer toutes les dérives de notre société ;

Que petit à petit la honte change de camp et que, progressivement, les langues se délient.

Alors, si moi je te parle aujourd'hui par cet écrit, c'est pour te prévenir sans toutefois t'affoler ; Mais je sais mieux que quiconque, que tout cela tu l'apprendras, car quand on est femme dans ce monde, ce dernier ne cesse de nous le rappeler.

Moi, je ne veux pas t'effrayer mais t'inciter à lutter pour protéger tes sœurs, tes amies ou

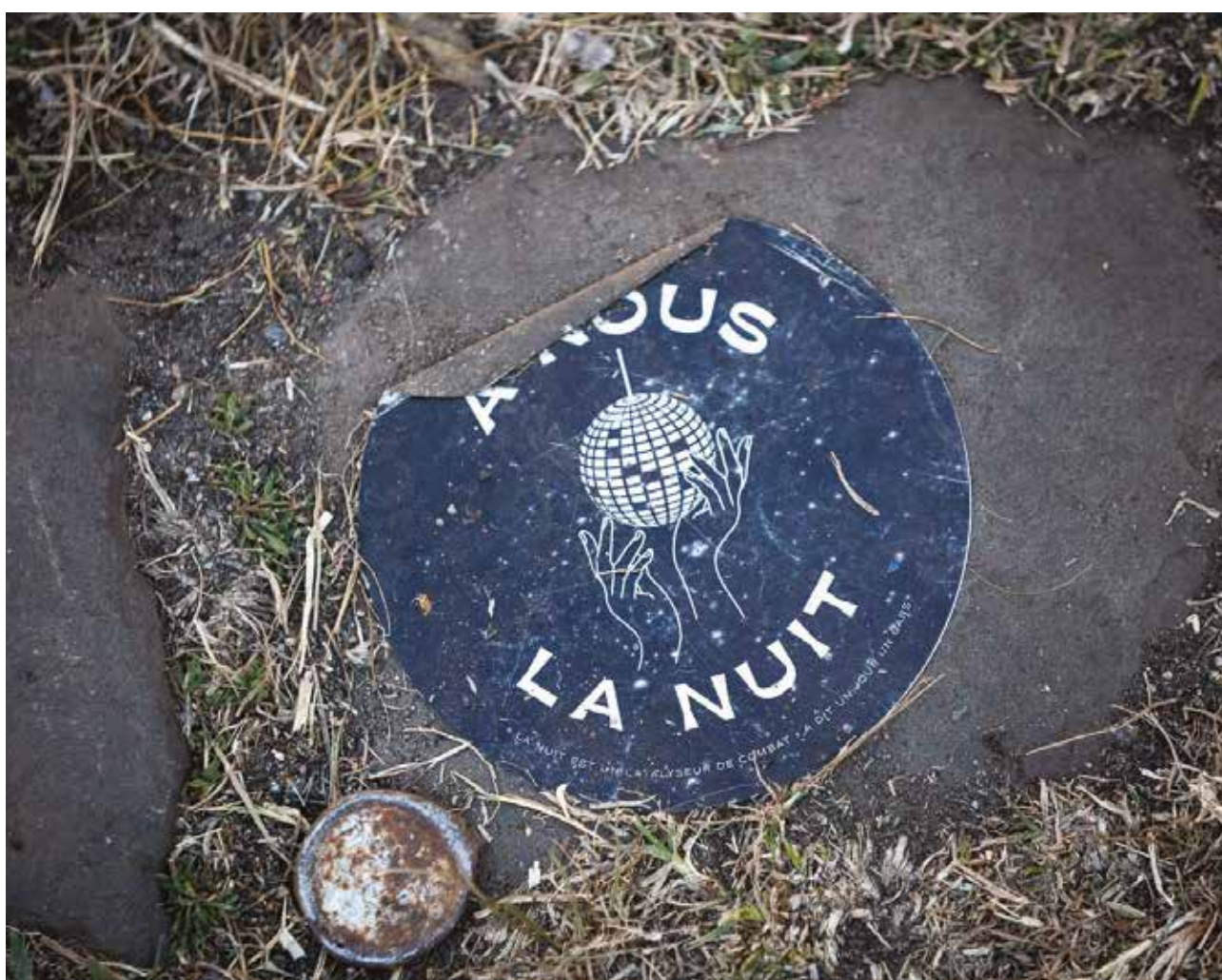
toutes celles que tu pourras rencontrer.

Je t'écris aujourd'hui, ces quelques mots sur un bout de papier, ceux que j'aurais aimé pouvoir me dire il y a quelques années ; car toi qui n'est autre que mon moi du passé, je veux te dire attention à toi et t'inciter à toujours croire au fait que tout ça peut changer.



L'INTERVIEW

Zoé et Éléonore,
membres-fondatrices du collectif À Nous La Nuit



La fête, pour certains, c'est l'euphorie, c'est la danse, c'est la joie. Pour les minorités de genre, c'est ça, mais c'est aussi rester attentif à son verre, se demander comment on va s'arranger pour ne pas marcher seul dans la rue la nuit, hésiter entre se taire ou crier lorsqu'on sent une main sur ses hanches. Comment rendre le milieu festif plus safe pour tous ? C'est l'enjeu du collectif À Nous La Nuit (ANLN), qui répond à nos questions sur le sujet.

Pouvez-vous commencer par vous présenter ainsi que l'histoire de À Nous la Nuit ?

Zoé : Moi, c'est Zoé, et, avec Éléonore, on fait partie du collectif À Nous La Nuit, qui est un collectif autonome qui lutte contre les violences sexistes et sexuelles dans le milieu de la nuit.

Éléonore : Il y a aussi des bénévoles et nous, on coordonne le projet. L'histoire, c'est toujours

“ Il faut avoir conscience de ses privilèges et aider à créer un environnement plus responsable et plus inclusif ”

la même : on a d'abord créé le compte Instagram @balance_ton_bar_liège par solidarité avec le mouvement bruxellois. On avait besoin de connaître la réalité de cette problématique à Liège. Il faut savoir qu'au niveau de ce qui concerne les violences sexistes et sexuelles, à ce moment-là, il n'y avait pas de chiffres : peu de personnes portent plainte. Maintenant, on en a grâce au CPVS.

On a lancé la page une semaine après celle de Bruxelles et on a récolté pas mal de témoignages. Puis, parce qu'on avait pas mal de personnes qui nous rapportaient des situations difficiles dans le milieu de la fête, on s'est dit : « c'est une bonne chose, c'est la libération de la parole, on considère les témoignages » mais on ne pouvait pas rester sans rien faire. Le but, c'était de créer quelque chose pour agir directement dans la fête. Donc, on a eu l'idée du collectif. Au début, on était deux-trois personnes, rapidement, on a été un peu plus. On a été formé-es par le plan SACHA pour la prise en charge des personnes qui vivent une agression dans la fête. De là, on a commencé à former des bénévoles et des structures/collectifs qui avaient besoin d'être formés.

Aujourd'hui, on a plusieurs axes de travail. On propose des formations pour les organisateur-rices de fête ou les tenancier-es de bars, où on revoit tous les concepts-clé. On peut aider des structures à écrire leur charte. On intervient également dans la mise en place de protocoles de prise en charge de violences sexistes et sexuelles lors de festivals. On fait de l'accompagnement, si une structure ne sait pas ce qu'elle veut mettre en place. On agit aussi directement dans les fêtes avec les veilles, en se rendant visible avec les gilets roses. On met aussi du matériel de sensibilisation et de prévention à disposition, et on fait des stands et des animations sur la thématique du consentement. On ne travaille pas qu'à Liège, mais partout où on nous appelle.

Pourquoi spécialement le milieu festif ? Est-ce qu'il y aurait quelque chose dans la fête qui favorise les comportements violents ?

Éléonore : Nous, c'est déjà parce qu'on aime la fête. Puis, à la sortie du Covid (on travaillait toutes les deux dans un bar), c'était délirant : les gens faisaient la fête comme si c'était la fin du monde, comme s'il n'y avait pas de lendemain. Il y avait un relâchement. Je ne sais pas si le Covid a vraiment influencé la chose, mais toujours est-il, que nous, c'est à ce moment-là qu'on s'est dit qu'il fallait faire quelque chose. J'ai entendu et vu des choses qui m'interpellaient vraiment fort, donc pourquoi ne pas agir ?

Les gens pensent qu'il y a plus de risques en milieu festif, mais en réalité, le risque est partout. C'est lié au continuum des violences : le patriarcat, la domination masculine sont partout, c'est un problème qui est systémique. La violence ne va évidemment pas s'arrêter aux portes du club ou de la salle du concert. C'est normal qu'on retrouve les mêmes oppressions en soirée. On peut peut-être mieux agir dans un lieu précis plutôt que de s'attaquer à toute la société. On peut plus facilement créer un sentiment de cohésion et responsabilité dans des lieux de fête que si on était dans la rue ou dans le bus par exemple (même si on pourrait essayer). Il n'y a pas plus de risques : les minorités de genre sont comme toujours généralement plus ciblées. Certains pensent que si on consomme de la drogue ou que l'on boit de l'alcool, il y a plus de risques. Il y a une vulnérabilité qui est différente mais quoi qu'il en soit, une agression ne doit pas arriver. Point barre.

Si on est témoin ou victime de violences en soirée, qu'est-ce qu'on peut faire ?

Éléonore : Il y a ce qu'on appelle la technique des « 5D », l'idée est d'intervenir sans se mettre

en danger :

- faire Diversion : En criant, en faisant du bruit.
- Déléguer : Interpeller un membre du personnel pour que lui puisse agir. Le problème, c'est qu'il faut que le personnel soit sensibilisé à la problématique, ce qui est rarement le cas, en tout cas à Liège.
- Documenter : en filmant, en prenant des photos. Attention à ce que la personne qui est victime de l'agression ne soit pas dérangée par ça. On peut par la suite lui proposer qu'elle utilise ce que tu as documenté.
- Diriger : Stopper la personne. Il faut bien faire attention à ne pas se mettre en danger.
- Dialoguer : Encore une fois, s'assurer d'être assez à l'aise et ne pas se mettre en danger pour le faire.

L'important, c'est aussi de faire attention à la personne qui a été victime. On essaye parfois de se placer en justicier, en sauveur en intervenant auprès de l'agresseur, mais c'est peut-être plus intéressant de diriger son énergie vers la personne qui a été victime et de prendre soin de cette personne. C'est ce qu'on essaye de faire chez ANLN.

Si vous êtes choqué par après, vous pouvez nous contacter pour en discuter. On peut aussi se rendre au CPVS. C'est ouvert sept jours sur sept, 24h/24h, on peut y aller quand on veut.

Que peut-on faire si on veut s'engager plus loin dans cette lutte contre les violences sexistes et sexuelles ?

Éléonore : Quand on fait la fête : être conscient qu'on a chacun une responsabilité par rapport à ça. En tant que patron d'un bar, patron d'une boîte mais aussi en tant que personne qui fait la fête. On est responsable de soi et des autres aussi : on doit faire preuve de solidarité, d'empathie. Même si on n'est pas formé, faire comme

on peut pour intervenir, toujours sans se mettre en danger. Il n'existe pas de lieux safe, mais des personnes safe. Il faut avoir conscience de ses privilèges et aider à créer un environnement plus responsable et plus inclusif. Il faut pouvoir accueillir tout le monde : des personnes handicapé-e-s, neuroatypiques, transgenres, non-binaires. Essayer de mettre de côté nos biais.

Zoé : Avoir conscience de ses privilèges, c'est aussi se rendre compte que même si quelque chose ne nous dérange pas personnellement, ça peut déranger une autre personne. Par exemple : prendre beaucoup de place, hurler, mettre ses mains sur les hanches des autres quand on se déplace, toucher les cheveux des autres, profiter du coller-serré.

Certains n'ont pas conscience que ça peut ruiner la fête des autres.

CURIEUX.SES DE NOS ATELIERS ?

RETROUVEZ TOUTES LES INFORMATIONS SUR WWW.SCAN-R.BE ! OU CONTACTEZ-NOUS À ATELIERS@SCAN-R.BE

Les ateliers de Scan-R sont organisés pour les jeunes de 12 à 30 ans, au sein de toute structure, en Fédération Wallonie-Bruxelles, qui souhaite nous accueillir (Maisons de jeunes, AMO, MADO, Services d'accrochages scolaires, Associations étudiantes, Écoles, Mouvements de Jeunesse,...).

Durant un atelier, nous invitons les jeunes à se raconter, parler de leurs réalités, de ce qui a de l'importance pour eux, au travers d'un travail progressif d'écriture.

Concrètement, un.e animateur. rice de chez Scan-R et/ou un.e journaliste professionnel.le encadre(nt) entre 6 et 30 jeunes, durant une séance de 3-4h. Iels les guident à travers l'écriture et ses bienfaits, via des jeux d'écriture, une animation impliquante et un travail d'expression et du récit de soi.

A la fin de la séance, Scan-R récolte les textes, ou enregistrements vocaux, des jeunes, qu'ils soient anonymes ou signés, et les publie sur le site web, dans les dossiers thématiques, livres, mais également dans les publications de partenaires médiatiques.

Quant à la thématique, plusieurs options sont possibles :

- un atelier d'expression dit 'libre' où les jeunes écrivent sur les thématiques de leur choix ou
- un atelier dit 'thématique' où nous proposons une sensibilisation et des jeux d'écriture sur des thématiques ciblées, comme le Genre, la Migration, la Précarité, l'Écologie, les BD/Mangas,... ou toute thématique que la structure accueillante souhaite mettre en avant.

Scan-R est reconnu comme groupement de jeunesse et financé comme outil d'éducation aux médias auprès des 12-30 ans par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Scan-R est soutenu par



RETROUVEZ-NOUS

SUR INTERNET

Toutes les infos que vous avez envie de connaître :

- Les récits des jeunes
- Les autres dossiers thématiques
- Notre équipe
- Nos actus
- Nos podcasts et émissions de radio
- Nos livres et évènements

Retrouvez-nous sur sur : www.scan-r.be



SUR FACEBOOK ET LINKEDIN

Scan-R partage les derniers récits publiés, ses podcasts, ses dernières nouvelles, ses partenariats ...

 [redactionscanr.be](https://www.facebook.com/redactionscanr.be)  [Scan-R.be](https://www.linkedin.com/company/Scan-R.be)



SUR INSTAGRAM

Découvrez les backstages des ateliers, les petites nouvelles fraîches et instantanées de Scan-R ! Rejoignez-nous sur [@scan-r.be](https://www.instagram.com/scan-r.be)



SUR SPOTIFY

A côté de l'écriture, nos jeunes expriment aussi ce qu'ils ont à dire, avec leurs voix, au travers de podcasts et émissions de radio. Retrouvez-les sur Spotify sous **Scan-R**

CONTACTEZ-NOUS

Une idée ou une question?
Écrivez-nous à l'adresse
[**redaction@scan-r.be**](mailto:redaction@scan-r.be)

SCANNER